



Je me retournai pour regarder. — Page 143 col. 2.

J'ai pas plus retrouvé que je ne le retrouve aujourd'hui. Vois, marquis, il n'y a pas moyen. Ah çà! pourquoi ne dis-tu plus rien, toi? Tu avais commencé mon éloge, et mademoiselle de Saint-Geneix a l'air d'avoir confiance en toi! Si tu recommençais un peu?

— Mes enfants, dit la marquise, vous reprendrez la discussion un autre jour; j'ai à m'habiller et à vous parler avant qu'on ne vienne nous distraire. La pendule retarde peut-être de quelques minutes...

— Je crois même qu'elle retarde beaucoup, dit Caroline en se levant. Et, laissant le duc et le marquis soutenir leur mère jusqu'à sa chambre, elle passa vite au salon. Elle s'attendait à y trouver du monde, car le dîner s'était prolongé un peu plus que de coutume; mais il n'y avait encore personne, et au lieu de le parcourir en chantant, elle s'assit, pensive, auprès de la cheminée.

GEORGE SAND.

— La suite au prochain numéro. —

## LES DRAMES DE LONDRES

PREMIERE PARTIE.

### LES FRÈRES DE LA RÉSURRECTION

PAR

CH. BERNARD DEROSNE.

SUITE.

En entendant ma requête, une de ces dames se saisit des pincettes; une seconde se trouva presque mal et sonna sa femme de chambre pour demander de l'eau de Cologne, la même eau de Cologne que mon père avait fait venir pour elle; une troisième me supplia les larmes aux yeux de

me retirer, car mon air suspect allait faire tomber son chien en attaques de nerfs, et une vieille bigote — la plus grande consommatrice de mon père pour l'eau-de-vie de France — éleva ses mains au ciel en implorant Dieu de la protéger des athées, des imposteurs et des ivrognes.

Voyant que je n'avais rien à attendre des femmes, j'essayai d'aller trouver les hommes qui favorisaient mon père avant ses malheurs.

Le premier se mit à jurer comme un crocheur et m'assura qu'il avait toujours prédit que je tournerais mal; le second me parla poliment en regrettant que ses bons conseils n'eussent servi de rien à mon père, qu'il avait toujours tenté de détourner de la mauvaise voie — c'était en passant des articles pour lui que mon père avait été arrêté — et le troisième ne me répondit pas directement, mais il secoua gravement la tête en disant: « Mon Dieu! où allons-nous! »

J'avais alors perdu tout espoir.

Je résolus pourtant d'aller trouver quelques-uns des plus pauvres marchands de la ville.

Ces braves gens me reçurent avec intérêt et compassion, et ils comprirent parfaitement ma position: quelques-uns me donnèrent des soins, et l'un d'eux me fit asseoir et dîner avec lui, sa femme et ses enfants; cependant tous déclarèrent qu'ils ne pouvaient me prendre à leur service parce que, s'ils faisaient cela, ils étaient sûrs de perdre leurs pratiques.

Voilà comment la conduite injuste et tyrannique des riches de la commune poussa les pauvres à étouffer toute sympathie en ma faveur.

Une pensée me vint à l'esprit; je résolus d'aller voir le lendemain le baron qui lui-même avait tant souffert de ses démêlés avec la douane.

Je repris courage à ce nouvel espoir, et je me rendis le lendemain matin à la splendide maison qu'il habitait.

On m'introduisit dans un salon magnifique où il me reçut étendu devant un bon feu: il écouta patiemment mon histoire, puis autant que je puis

me le rappeler, il me parla de la manière suivante:

— Mon cher garçon, je n'ai pas le moindre doute que vous ne désiriez avec ardeur manger le pain de l'honnêteté, comme vous venez de le dire vous-même; mais ce pain-là n'est pas à la portée de tout le monde, et si nous pouvions tous choisir en ce monde, Dieu sait ce que nous deviendrions? J'occupe une position élevée dans la noblesse de ce pays et j'ai aussi des devoirs à remplir envers la société. La société vous a condamné à tort ou à raison sans vous entendre, je l'accorde: néanmoins elle vous a condamné; dans les circonstances actuelles je ne puis vous prendre à mon service. De plus, je dois vous engager à vous souvenir que, si jamais j'apprends que vous flânez sur mes terres, je vous ferai mettre sous les verrous. Je regrette que mes devoirs envers la société me poussent à agir ainsi.

Vous concevez avec quels sentiments j'écoutai cette longue tirade.

J'étais littéralement confondu, et je me retirai sans la moindre observation.

Je ne savais de quel côté me retourner; car rentrer à la maison et dire à mes parents que je n'avais pas trouvé d'ouvrage, c'était me mettre dans la nécessité de me faire contrebandier et déterreur tout à la fois.

Comme dernière ressource, je pensai à aller trouver le curé et à lui faire part de mes sentiments; j'espérais pouvoir le convaincre que, bien que mon père fût coupable ou supposé coupable, j'abhorrais cependant le crime sous toutes ses formes et ne désirais que suivre la bonne voie; en sa qualité de ministre d'une religion chrétienne, je m'imaginai qu'il ne pouvait manquer de charité au point de faire retomber sur moi la faute de mes parents; c'est dans ces espérances que je me rendis chez lui.

Il revenait justement de mettre quelqu'un en terre et se pressait de partir pour la chasse, car il avait son costume de campagne sous son surplis.